

L'Action

Tombé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMÉRO: CINQ SOUS
PAR AN: DEUX DOLLARS

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone: Est 1678

LETTRE DE PARIS

Madame Madeleine -

M. Edouard Montpetit -

M. Olivar Asselin -

M. Guy Delahaye

Madame Madeleine se dépouille de plus en plus de ce ton conventionnel, mignard, léger, que l'on rencontrait dans ses premiers écrits. Elle brûle ce bois vert et dédaigne les éclats d'artifice dont elle sembla friande jadis. Une flamme plus nette, plus pure, monte de ses productions; il y a moins de fumée répandue sur les objets où s'exerce son imagination. Telle page s'anime comme un paysage lavé, et les pensées, les images, se groupent en séries aimables, souriantes. Rien n'est supérieur à la vie pour nous délivrer de nous-mêmes, de nos défauts, maladresses, hésitations. A moins que le temps ne passe un peu contraire: alors, s'il brise ou renverse, c'est pour élever des dieux étranges, des divinités qu'élisent le caprice, la misère de l'âme ou le dégoût des hommes. On n'a pas tout dit sur la bêtise humaine, et le secret de tels tarissements trouve en elle des explications décisives. Certains hommes étaient nés bons, enthousiastes, fiers de comprendre et de sentir qui se refusent maintenant à cet exercice. Ils nient! Ils nient encore parce qu'ils n'ont plus la force d'aimer; et la fée noire les a enveloppés du deuil éternel de leur cœur.

Madame Madeleine n'a pas cessé d'être attendrie par le spectacle de la terre et ce nous est un charme de la voir penchée sur la douleur, faisant office de bonté, éparpillant ses mots, le trésor renouvelé de ses consolations. Elle pleure bien, cette madame Madeleine! Jamais l'accent de sa pitié ne crie ou grince; jamais on ne suspecte les larmes qui tombent de ses yeux. Ce n'est pas à cause d'elle que l'on déclarera la guerre à la sensibilité. Et puis, une femme qui abdiquerait la royauté de son cœur nous semblerait une reine déçue, une sacrifiée à des forces étrangères. L'auteur de *Le long du chemin* demeure dans la vérité d'elle-même: elle en est récompensée par l'attirance de son oeuvre; nous saisissons le courant d'humanité dont ce livre se rehausse; nous croyons découvrir, au milieu de telles compositions que lui suggéraient le moment, l'heure, un mélange heureux d'art et de vie. Félicitons-la de ne pas s'énerver dans des exaltations inutiles, de descendre vers ceux qui souffrent sans que l'humanitarisme ne montre ses cornes.

Quasi de notations délicates et de nuances d'âme qu'une femme seule peut ramasser en gerbes! Et pour peu que les pages se déroulent sous nos doigts, de petites scènes d'âme s'offrent à votre étude, des visages féminins crispés et douloureux apparaissent; ailleurs, des silhouettes orgueilleuses de l'homme, toujours si fat, si plein de lui-même, si profondément égoïste. Toute une humanité, quoi! et qui se range à côté de celles qui sont connues et que relie une même parenté d'esprit et de sentiments. Ces hommes, ces femmes, ont été coudoyés par vous et par moi. Madeleine nous a livré leurs tourments, leurs angoisses, le drame de leur existence.

Derrière les mots et les phrases, le rire ou la mélancolie de Madeleine se laissent apercevoir. Une âme fine, susceptible d'être émue, de traverser les motifs les plus divers de l'impression, de trembler ou de se fondre en admiration et en tristesse; un esprit qui s'ouvre, comprend et dirige les gestes de la main; et par-dessus tout cela, leur donnant une unité de sympathie, de modération clairvoyante, de bonté exilée, Madame Madeleine entière, telle que la connurent les jeunes gens enthousiastes qui se lancèrent dans l'illusion, armés du sourire venu de ses lèvres, contents du témoignage généreux jailli de son cœur et de sa plume.

On la trouve toute en ces pages, et ce n'est pas choquant, car une déesse attentive prit soin d'orne son talent de spontanéité et de pudeur.

Quel plaisir de savoir la chroniqueuse de la Patrie anti-féministe, pour un homme qui voudrait marier sa nourrice! Cet homme, dénégons-le: c'est moi! Nous voulons d'une femme qui passera son temps à nous aimer et à nous faire de la soupe. Ne me parlez pas de ces femmes qui ne sont autre chose que des directeurs de conscience. La vilaine espèce! Une bonne femme me causera beaucoup plus de bonheur qu'une jeune fille ayant fait ses études chez les Dames du Sacré-Coeur. Je ne serais nulle-

ment honteux de la femme qui m'aimerait. Je la voudrais vêtue de blanc ou de noir, sans bijoux, simple, détestant l'horrible mode et (cela, j'y tiens) laissant à la porte de ma maison les imbéciles et ces nombreux messieurs qui se présentent à toute heure du jour pour examiner l'état de notre conscience. Je n'imagine pas la maison d'un homme intelligent transformée en forum où entrent femmes, députés, sénateurs, moines, notaires, abbés, journalistes, etc., etc. Non, très non. Mon idéal serait complet si ma future épouse, excédée par les visiteurs, daignait leur jeter de l'eau sur la tête. J'adorerais cela.

Madame Madeleine ne prêche nulle part un tel renversement de la société et des usages reçus. Son anti-féminisme n'a pas été fabriqué pour un vieux garçon dégoûté. Elle se contente de ramener la femme à son foyer, où elle la déclare reine pleine de charmes et de bontés. Elle bâcle à l'usage des gens bien et de tous ses lecteurs un code de morale chrétienne d'où le sourire n'est pas absent. Madeleine veut de la santé, de la joie, au sein des familles. Elle a horreur des familles tristes.

Et c'est à peu près tout le livre, du moins l'essence du livre de notre chroniqueuse. Il ne fatigue pas les yeux ni l'esprit; il est charmant, ailé, femme.

On éprouve mai les éloges que mérite le distingué professeur de l'École des Hautes Études et de l'Université Laval, M. Montpetit. Bien avant d'avoir vécu en France, il apportait dans ses conférences le soin et la correction qui devaient lui constituer aujourd'hui, dans les chaires où il enseigne, une sorte de maîtrise.

Quand il inaugura à Montréal ses cours d'économie politique, les assistants nombreux qui étaient allés l'écouter et l'applaudir avaient eu l'impression nette que quelque chose de nouveau s'était opéré à l'Université.

Pour la première fois, un monsieur canadien s'exprimait en français; nos oreilles n'étaient plus accablées de l'un de ces terribles jargons si florissants encore parmi ceux qui ont charge d'instruire la jeunesse. C'était nouveau. Séduits, charmés, les auditeurs nourrissaient leurs applaudissements d'enthousiasme.

Après un séjour en France, cette impression heureuse produite autrefois a dû se renforcer, et le charme de sa parole se doubler d'un nouvel éclat. Nous n'avons garde d'oublier que, le jour où les délégués de *France-Amérique* visitèrent Montréal, M. Montpetit honora la Province de Québec par son éloquence et sa distinction.

Avec quelques autres hommes remarquables, il nous empêcha de haïr entièrement notre pauvre époque de cabotinisme, de honteuse politiciaille, de bêtise confite. A l'Université, il fait figure d'homme au milieu des glaudinards repus, des veaux bêlant un latin estropié et des épiciers mués en professeurs de droit, de notariat et de médecine. Il empêche que tout l'effort des Sulpiciens ne soit subordonné au derrière émerveillé de M. Pangloss. M'as-tu-vue ou aux glabissements de Balthasar Paturot, le frère de Jérôme. Parce qu'il est là avec quelques autres exceptions, l'Université Laval n'est pas précisément une boîte infecte, une odieuse fabrique de médecins, de notaires, d'avocats ou plutôt elle n'est rien que cela; et l'influence d'un Montpetit, etc., est étouffée par d'autres. Les nombreux imbéciles qui proclament que le Canada est le premier peuple de la terre peuvent flatter leur chauvinisme stupide et se donner l'illusion facile d'une supériorité qui n'apparaît ni dans la philosophie, ni dans les lettres, les arts, la sculpture, la poésie et la musique. Et quand, des hommes pourraient réaliser des réformes nécessaires, on les éloigne, on s'en débarrasse, ou bien encore on stérilise leur action par des bassesses sans exemple, sans nom.

Je crois que c'est de l'histoire toute récente, et on peut à bon droit penser qu'il s'agit de personnes qui demeurent à Montréal. Il y a des gens qui se sentent heureux à condition de s'entourer de toutes les médiocrités d'un régime, d'une congrégation, d'une société. Mais ces intérêts supérieurs

dont vous avez la bouche pleine, qu'est-ce que vous en faites? La vérité? La vérité? On se joue la comédie à soi-même: l'Empire, Dieu, les hommes se trouveront bien, si d'abord les petites vanités sont ivres et pansues.

Il ne faut pas trop secouer cette question-là: on en verrait sortir quelque serpent. Ah! nous sommes documentés, depuis les livres de M. Arthur Savaète (1), qui sont demeurés sans réponse et qui constituent un merveilleux instrument de travail. Si vous croyez qu'il est possible d'arrêter le rire, vous avez mal lu.

M. Montpetit présente le livre de Madeleine avec beaucoup d'allure et d'expression heureuse. On y devine la tenue d'un normand, laquelle ne va pas sans richesse d'esprit et de tour dans la pensée. Chose sûre: Si M. Montpetit nous donne un livre, nous y retrouverons les meilleures qualités qui ornent ses articles et nous permettent de le goûter en le lisant.

M. Edouard Montpetit défie à l'avance nos éloges. Si son bon goût le poussait à quelque protestation, nous sommes convaincus que nos exagérations même auraient chance d'être justes.

M. Olivar Asselin. Celui-là, comment en parler avec impartialité et autrement qu'en écoutant battre son cœur? Nous sommes un de ceux qui virent le beau miracle de la rue Sainte Thérèse, les campagnes ardentes, les vendredis de fièvre et les samedis sans feu et sans pain. Si nous pouvions avoir la faiblesse de regretter nos illusions, il nous viendrait bien quelques remords en les voyant se lever dans notre mémoire, belles et pures comme le matin. Et si le destin nous assignait un rôle douloureux, ce sera quelque chose que d'avoir senti passer le vent dans nos chevelures et livré nos âmes aux caprices de la chimère. Notre matin aura été traversé de soleil; et notre fierté sera satisfaite si elle reçoit le témoignage que nous n'avons pas commencé à vivre d'une façon vulgaire. Cela nous permet déjà quelque dédain.

Dans une préface ironique, mordante à la façon d'un acier fin, le fondateur du *Nationaliste* nous fait souvenir qu'il est un des écrivains les plus originaux du Canada-français. Les livres du Crédit Métropolitain, *Limitée*, malgré toute leur malfaisance, n'ont pas réussi à tuer le publiciste. Sa puissance échappe à toute prison: veut-elle se manifester, elle éclate aux yeux de tous, agrandie même d'un feu sombre dont je ne peux dire tout le prix.

La préface qu'il a écrite pour le livre de M. Delahaye renferme des qualités d'ironie, de finesse, de couleur — et de celles des grands jours d'autrefois. Elles laissent supposer jusqu'où serait allé le magnifique talent de ce journaliste si des destins contraires ne l'avaient rejeté dans le flot banal de la vie. Il y a conservé néanmoins l'horreur de la médiocrité, de ce qui est bas et vil, le goût de l'audace et de l'aventure intellectuelles. La vie, les hommes, le troupeau des bêtes ne parviennent jamais à détruire le jet initial d'une âme. Remettre un homme dans son atmosphère essentielle, c'est lui restituer ses mots, ses gestes, la voix qui l'a servi jadis et qui, dans d'autres âmes ouvertes, a projeté le sentiment de leur valeur intime, de leurs virtualités possibles. Alors, la figure se recompose. Le regard reprend sa chaleur, la bouche son éloquence perdue: ce n'est plus l'homme comme tout le monde, c'est l'homme personnel qui ressaisit son empire déserté et qu'acclament ceux qui demeurent fidèles à son souvenir. Grâces soient rendues à M. Delahaye, qui voulut arracher du silence où il se mure un homme qui passionna notre jeunesse et donna à nos rêves des visages souffrants et ironiques. Notre Asselin revit! Et son cerveau avec son cœur gardent le même rythme de vigueur et de force. Il n'a plus le droit de se taire et espérons qu'il mettra le mot final à des livres qu'il peut nous donner.

Sous des apparences anarchiques, M. Guy Delahaye cache un sens de l'ordre qui le tient à la borne des grands poètes. Je serai franc de dire que sa personnalité poétique me semble assise, inattaquable. Malgré les protestations que souleva *Les Phases* et l'intervention scandaleuse du poète Lozeau qui, jaloux de sa domination littéraire, s'en vint avec de la belle assurance affirmer que M. Delahaye n'était rien moins qu'un poète symboliste, il s'est rencontré quelques Canadiens pour opposer résistance à la rage mesquine de l'auteur de *L'Âme Solitaire*. Vraiment, ce monsieur dépassait les bornes.

(1) *Les voix de l'abîme*, 6 vols. Paris, librairie Savaète, rue Malebranche.

N'avait-il pas parlé d'un "commencement d'aliénation mentale"? Pour un artiste qui, durant dix ans, s'était familiarisé avec la poésie française, cet accès de mauvaise humeur ne laissait pas d'être ridicule. Du moins, l'attitude manquait de pudeur. Nous le disons aujourd'hui, depuis que M. Jules Fournier, notre directeur, a fondé un journal où toute opinion honnête trouve moyen de s'exprimer. Nous le disons avec notre franchise habituelle, peu soucieux du déplaisir qu'elle pourra causer, uniquement préoccupé de vérité littéraire. Si notre langage surprend, nous avertissons le lecteur que nous ne faisons pas partie de l'archiconfrérie des critiques québécois et montrealais — de ces terribles messieurs qui se baissent tous ensemble (tradition! tradition!) et qui n'ont rien trouvé de mieux sur terre que de faire... en rond en se léchant mutuellement les pattes. (2)

On a bien prétendu que M. Albert Lozeau s'était créé une manière personnelle, une physionomie à part dans la littérature. Une foule de vieilles filles le croient et nous en sommes heureux. Mais rien n'est plus faux. Charles Guérin, Georges Rodenbach, André Rivoire, Albert Samain, Jacques Normand, etc., etc., ont profondément déteint sur l'auteur du *Miroir des Jours*. Et cette influence qui est visible n'empêche pas M. Lozeau d'être souvent un bon poète. Il est cependant bien inutile, comme tente de le faire M. Edmond Léo, d'amener toute la faveur des lettrés sur la tête de M. Lozeau aux dépens de MM. Morin et Charbonneau. Ces derniers valent M. Lozeau et ne laissent pas de lui être supérieurs. Ajoutons que la comparaison entre ces trois poètes nous paraît extrêmement odieuse: M. Paul Morin ne ressemble pas à M. Jean Charbonneau et M. Albert Lozeau ne s'apparente d'aucune manière à ses deux confrères. Je suis heureux qu'ils existent; ils nous font espérer que la poésie canadienne ne restera pas toujours en enfance, ou, si vous voulez, entre les mains des Fréchette et des Chappman, poètes inférieurs et grossiers. Nelligan avait commencé à nous délivrer du joug abrutic-traditionnel: ils ont suivi son exemple et ils ont fécondé l'initiative de notre malheureux artiste. Ils ont des qualités de pensée, de couleurs, de visions, de pessimisme. Là s'arrête leur effort!

J'aime à supposer que ce n'est pas le livre de poésies religieuses que prépare M. Lozeau qui a dicté au critique du *Devoir* ses assertions. M. Edmond Léo a des lettres. Il se lit, quand il fait en prose (3). Et ceci est un compliment et nous voudrions le mériter. Le Canada, qui depuis toujours s'est désintéressé des lettres et s'en désintéressera aussi longtemps que la barbarie actuelle pésera sur les esprits, n'a pas mérité d'autres écrivains que cela: des gens qui peuvent être lus. M. Edmond Léo est donc un homme considérable, puisqu'il se lit. Nous voudrions mériter ce compliment. De si bonnes raisons nous forcent à ne pas imaginer un seul moment M. Edmond Léo décernant de l'originalité à un poète pour des causes religieuses. Cette idée ne nous entre pas dans la tête; M. Léo ne peut verser dans des détails enfantillages. Voyons un peu: on n'est pas original parce que l'on fait de la poésie religieuse, car, à ce compte-là, mes anciennes productions poétiques, livrées aux flammes avec enthousiasme, seraient des chefs d'oeuvre d'originalité; de même, votre prière sur le *Titanic*, monsieur Léo, si ridicule, si inexistante! Vous savez bien que non, encore une fois, vous avez été distrait. Nous dénonçons cette prostitution de la poésie. Il est bien entendu — avis à l'archiconfrérie — qu'un Verlaine et d'autres poètes ont vivifié ce genre, l'ont élevé: leurs accents dorment dans toutes les mémoires. En plus, le *Cantique des Cantiques* demeure un maître livre. Poètes-nés et poètes savants, ils ont construit une matière d'art pur, libre de tout gravier. Nos bafouilleurs éhontés nous ont fourni, avant tout, la mesure de leurs naïseries.

M. Lozeau, en mal de jammisme et qui, à ses heures, prend des poses de psychologue ou de précheur des nations, veut toucher aux cordes de la lyre sainte. Que son désir soit exaucé! En tous cas, l'impunité lui est ouverte. Il serait aussi plat qu'un homme peut rêver de l'être, la pieusarderie absoluerait la faiblesse de sa pensée et les vagissements de son cœur. Mais il a le droit d'ambitionner davantage, et c'est assez convenable.

(2) *Se lécher les pattes* est une expression classique, par conséquent très distinguée. On la cueillerait dans Rabelais et La Fontaine.

(3) Il est purement grotesque en vers. C'est du Gingras, du Burke, tout ce qu'il y a de plus insupportable et de plus naïf.

solant pour lui et pour nous. Une poésie religieuse de la fabrication de M. Lozeau et qu'un ami nous a fait lire, pour ne pas déceler de l'originalité, nous a paru fort convenable. D'ailleurs le passé de ce poète entretient en nous l'espoir qu'il ne s'abaissera pas au degré du sentimentalisme bêbête où se tient la troupe des gnan-gnan et des canots. Ses succès d'hier, sa distinction naturelle lui font un devoir de ne pas sacrifier à l'autel du faux idéalisme. Mais correct, pudique, tel qu'il l'a été dans ses autres productions, nous ne l'apercevons pas, tout de même, avec l'auréole de l'originalité! Est-ce que nous aurions des yeux pour ne point voir? On nous le dira.

Par ses vers de neuf pieds, par ses rythmes nouveaux, par cette buée mystérieuse qui baigne les *Phases*, M. Delahaye, à vingt et un ans, ayant rejeté l'influence de nos mauvais poètes et sous l'impulsion de Nelligan et de Ernest Hello son maître, est parvenu de suite à la nouveauté. Un Français distingué nous le disait hier: "Votre Delahaye est un poète remarquable". La dextérité que manifeste *Mignonne*, si louable soit-elle, nous laisse encore à l'admiration des *Phases*. Aujourd'hui, c'est affaire de doigté, de joie de l'esprit, de blague animée. Les *Phases* nous introduisaient dans une âme: elles livraient le secret de la pensée de ce poète spirituel qui mettait son jeu dans l'infini et les démontages minutieux du cœur. Rien ne se peut ramener à Moine, *Air de glas*, *Volupté mystique*. Nous allons citer les deux premiers morceaux. Ils sont beaux et purs comme des enfants de l'esprit qui ont été engendrés parfaits.

MOINE

*Ployé sous l'univers et son Dieu,
Le front grand comme l'intelligence,
L'œil doux et voilé comme un adieu;
Rayonnant de son corps odieux,
Magnifique dans son indigence,
Et maître de tout sans liberté;
Il va, consumé de vérité,
D'idéal, d'amour ou d'indulgence,
Il va de son vol à la Trinité.*

AIR DE GLAS

*Coups d'ailes que donne le méial
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un son brutal
Les airs se brisant comme un cristal;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent,
Pures de la pureté d'antan,
Les ondulations en montant
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant!*

L'équilibre, les mots définitifs, le rayonnement qui s'en échappe, leur pouvoir de suggestion, leur vertu abstraite et frémisante, les rapprochement du classicisme éternel. Ce sont morceaux d'anthologie.

Mignonne, allons voir si la rose... en jeune fille très bien, nous ouvre les portes du rire, et c'est assez une scandaleuse chose. Quel diable que le rire! Et les personnes nerveuses, de lancer des cris d'horreur comme dans Shakespeare. Et M. Joseph Prud'homme, de s'étrangler dans sa tasse de café en poussant des gémissements épouvantables. Et monsieur Très-Rien de recalfourchonner sur le bras de l'escalier de Laval avec des indignations tragi-comiques. Tout cela parce que *Mignonne* souriante nous convie à un festin où foisonnent les dindes et les oies. C'est un tour de cette *Mignonne*, atteinte de perversité. Les hommes superficiels et les messieurs graves, qui de tout temps eurent des curiosités malsaines, se précipiteront à la fête. Ah! mon Dieu, que je calomnie *Mignonne*! Je veux effacer les lignes précédentes, non, non, car elle a du piment. Allez-y voir:

Mignonne est homogène, deuxièmement elle laisse éclater la souplesse de l'auteur, et troisièmement prouve la naïveté de certains gens. Mais il n'est que de citer:

"Sur le titre de *Mignonne*":
"Léon Bloy a intitulé: "Léon Bloy devant les cochons"; nous avons intitulé: "Mignonne, allons voir si la rose..." "deux expressions différentes de la même idée, deux manifestations opposées du même sentiment.

"Sur la licence de *Mignonne*":
"Mignonne: jeune fille très bien, ne s'amusant qu'aux jeux permis par Edmond Léo, comme, par exemple, l'accouplement d'un singulier avec un pluriel... parce que Louis Mercier le fait!"

"Sur l'équilibre de *Mignonne*":
"L'auteur de *Mignonne* n'est pas morphomane, ni nymphomane, éthéromane, ni érotomane, succésomane (ni égalomane) ni quoi que ce soit — mane, à moins qu'être soi-même — self-made-man (ipsomane, non dipsomane) — soit être un mane quelconque; car il peut bien rester quelque chose d'avoir produit un livre bizarre comme un début d'aliénation mentale."

Nous ne parlerons pas de la *Note sériuse*, qui possède toute la valeur d'un manifeste et demanderait à être citée toute entière. La bibliographie est également très intéressante. Nous retenons au passage un des principaux auteurs recommandés:

Sur le principe d'autorité: Oeuvres complètes. Edmond Léo (pas in odio auctoritas).

Voilà qui nous soulagerait de bien des "vetuleries" si nous n'avions pas à l'avance des consolations innombrables, au nombre desquelles il faudrait ranger, en tout premier lieu, M. Longhaye, et ses falsificateurs tout au moins... ses démarqueurs.

On ne finirait pas d'épiloguer sur *Mignonne*. Après d'un public qui admire les aénies des journaux illustrés et celles des honnêtes gens, ce livre sera probablement incompris. Il contient pourtant une rude matière à réflexions et de quoi nourrir les entretiens d'après-dîner. Les raffinés ne se feront pas faute de le discuter, de l'orne d'interprétation diverses, aussi nombreuses qu'il existe de têtes.

Une oeuvre laisse jaillir des sens différencés: nos passions, nos intérêts, nos intérêts, nos espoirs, notre dégoût, dictent fort souvent la compréhension d'un livre. Un idéaliste comme Marcile Ficin salue en Dante la beauté immatérielle; un Maurras, bâtisseur du siècle nouveau, transporté dans l'interprétation de la *Divine Comédie* son besoin de réalisme, de positivisme pratique. Par ailleurs, un Marcel Henry — pardon de parler de nous après de si grands hommes, c'est sans vanité aucun, — pour échapper au crétinisme de son pays, imagine une théorie inhumaine de l'art, où, entouré de rêves, il oubliera la bêtise fondamentale d'une race abrutie d'alcool et de stupidité patriotique.

M. Delahaye ne presse pas le lecteur de solliciter son texte; il sera comploté heureux de se savoir compris, deviné, et il ne désire rien tant que d'avoir convaincu tout le monde. Il ne fait pas bon anaché de l'ironie, craignant peu pour son arrière. Depuis Aristophane jusqu'à nos jours tous les hommes n'ont pas jeté de l'esprit par les fenêtres. Pas plus que nous il ne désire le méconnaitre, et s'il le rencontrait chez ses adversaires, il le saluerait avec allégresse, orgueilleux d'avoir pu les tirer des régions funébres qui avoisinent la mort (image presque classique et qui ici ne veut rien dire. Un tel abus arrive dans les nouvelles familles; on ne sera donc pas surpris de le rencontrer sous notre plume).

Le malheur ne serait pas grand, si, par un hasard déplorable, M. Delahaye incarnait aux yeux de ses compatriotes je ne sais quel sphinx ressuscité et que l'on voudrait mépriser.

Le poète des *Phases* est à la hauteur de tous les dédains.

MARCEL HENRY.

Paris, 10 janvier 1913.

Mon cher Blondin, voici votre homme

Le "Canada" publiait la semaine passée, au lendemain de la décision de M. Leet dans l'affaire Forget, une traduction de cette pièce que nous n'hésitions pas un seul instant à qualifier de géniale.

Le savant juge ayant dit par exemple, au cours de ses explications, qu'il avait préféré pour diverses raisons "que la preuve dans cette cause se fit à sa chambre" (en anglais "in camera"), et non pas publiquement, le confrère traduisait ainsi: "J'ai voulu dans cette affaire entendre la preuve "PAR PHOTOGRAPHIE" (sic). (Voir le "Canada" du 20 janvier, 5^{me} page, 3^{me} et 4^{me} colonnes).

Pour une fois, voilà au moins, dans un quotidien, un beau travail! Nous n'avons pas l'honneur d'en connaître l'auteur et nous le regrettons. Sans cela nous nous ferions un devoir de signaler son nom à M. Blondin, vice-président des Communes, qui est par le temps qui court, ainsi qu'on le verra dans un autre endroit du journal, à la recherche de bons traducteurs pour le gouvernement.

Quel satyre!

(De l'Action Sociale)

"C'est une indécence que de paraître en public le cou, les bras ou les jambes nus, SURTOUT POUR UNE PETITE FILLE."

Se fût-on jamais douté qu'il suffit d'ausser peu pour scandaliser M. l'abbé d'Amours?

De voir une petite fille en manches courtes, il paraît que ça le révolutionne, cet homme-là. Positivement, ça le révolutionne.

Non, mais quel satyre!

Echos d'actualité

En France : l'élection du Président, ETC.

Grâce à nos excellents quotidiens, il n'est pas un citoyen de la rue Wolfe qui ne sache à cette heure que M. Raymond Poincaré — Poincaré, avec deux r, pour la Presse — sera le prochain président de la République française.

A ce propos, il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt pour nos lecteurs de lire ici les lignes suivantes, empruntées à deux de nos confrères parisiens les plus brillants, l'Opinion et l'Oeuvre.

D'abord ces quelques notes de l'Opinion, publiées à la veille même du Congrès de Versailles :

Les témoins de l'élection :

Nous avons dit qu'il n'y avait plus de cartes disponibles pour le Congrès. Un député de Versailles a demandé à ce sujet à la questure un traitement de faveur ; M. Durand a dû refuser. Il est réservé au Parlement, a-t-il dit, 84 places de galerie et 96 de tribune, sur lesquelles sont attribués par voie de tirage au sort aux députés 56 billets de galerie et 64 de tribunes.

Ajoutons que ces 120 cartes sont données par deux à 60 de nos honorables. Le tirage de la lettre a été effectué, le H est sorti de l'urne. M. Walker aura donc les deux premières et ainsi de suite, jusqu'à M. Binet qui aura la dernière.

La presse dispose de 130 entrées au Congrès, le corps diplomatique en a 50, le préfet de Seine-et-Oise 2, les édiles de Versailles 6. Le reste est réparti entre l'Elysée, la présidence du Sénat et celle de la Chambre. Les questeurs, la préfecture de police et la préfecture de la Seine, jusqu'à concurrence de 658 sièges.

Car il y a 669 places et comme la séance est publique, on laisse la foule assiéger les portes puis les huissiers s'avancent et majestueusement introduisent...

Une entrevue de M. Poincaré avec M. Ribot :

Rien n'a transpiré de la courtoise entrevue qu'eurent dimanche MM. Ribot et Poincaré.

Nous croyons savoir pourtant que M. Ribot s'est plaint doucement au Président du conseil, de ce que certains menaient campagne contre lui à raison de son grand âge.

« Savez-vous, mon cher ami, a-t-il dit, en souriant, que mon père est mort à quatre-vingt-onze ans, et que je supporte parfaitement le champagne... »

« Oh ! répartit M. Poincaré, ne vous inquiétez pas et surtout ne vous disculpez pas. Quand il s'agit de l'Elysée, la vieillesse aussi donne des espérances. Et puis ceux qui vous trouvent trop vieux ne trouveront trop jeune. »

« Honni soit qui mal y... pams... » M. Jaurès traverse le salon de la Paix. On l'arrête pour avoir son sentiment sur l'élection présidentielle : avec un agréable électionisme le leader évalue les chances de succès de MM. Poincaré, Ribot et Deschanel.

« Vous ne sortez donc pas de l'Académie ! lui reproche M. Barthé, favorable, comme on sait, à la candidature du ministre de l'Agriculture (M. Jules PAMS). »

« Honni soit qui mal y... pams... » lui répond en souriant M. Jaurès.

En second lieu ce portrait de M. Pams ministre de l'Agriculture, principal adversaire de M. Poincaré dans la lutte pour la présidence :

(De l'Oeuvre)

JULES PAMS.

Si, sous prétexte qu'il était fou, une famille imprudente n'avait pas eu l'idée funeste, en faisant enfermer M. Joseph Ruau, d'interrompre une des plus brillantes carrières de la troisième République, nous n'aurions certes pas aujourd'hui d'autre candidat que lui à la présidence.

Mais à défaut de Joseph Ruau, Jules Pams nous reste. Et lui aussi est ministre de l'Agriculture ; lui aussi a un nom harmonieusement monosyllabique ; lui aussi a été enfermé dans une maison de santé.

Vous exagérez. Sa fortune lui permettait plus de confort. Il a fait seulement une croisière un peu longue.

Essayez de parler de M. Pams avec un ami de M. Pams, voici, tout aussitôt, le genre de conversation qui s'engagera :

— Qu'est-ce, à propos, que M. Pams ?

— C'est un candidat à la présidence de la République.

— Mais en dehors de cela ?

— En dehors de cela, eh bien, quoi ?

— Vous ne le connaissez pas ?

— Si.

— Qu'en pensez-vous ?

— Du bien.

— Quel bien ?

— Je ne sais pas.

— M. Pams est d'ailleurs un homme charmant, un député dévoué, un ministre consciencieux, un ami fidèle, un mari parfait, un patron unique.

Enfin, pour terminer, divers Echos de

— Mais pourquoi, direz-vous, serait-il président de la République ?

— Pourquoi ne le serait-il pas ?

— Qu'a-t-il fait ?

— Et les autres ? D'ailleurs, il se présente très suffisamment, il a du bon sens, une certaine conversation, et même de la facilité pour le calembour. Et puis, il est si riche !

— Ou a-t-il volé tout cet argent ?

— Il ne l'a même pas volé.

— A d'autres !

— Il est le gendre d'un fabricant de papier à cigarettes. Il fait de sa fortune l'emploi le plus large et distribue intégralement son traitement de ministre à ses collaborateurs. A ce qu'il fait pour ses secrétaires, jugez ce qu'il fera pour ses électeurs.

— Qu'on l'augmente !

— Et ce cri du cœur, passant de bouche en bouche, finit par faire un concert touchant. Au total, la plupart des députés radicaux le soutiendraient, de préférence à des candidats moins orthodoxes ou même plus éminents. Et peut-être précisément parce que, selon une expression de Jules Lemaitre, "il ne vit pas d'une vit très distincte", il leur semblerait incarner mieux que personne l'âme de leur parti.

Puis, également de l'Oeuvre, ce portrait peu flatteur il est vrai (mais il ne faut pas oublier que l'Oeuvre est un journal ultra-oppositionniste), de M. Poincaré :

M. RAYMOND POINCARÉ :

Il fut le premier à faire officiellement acte de candidat. Chef du gouvernement, il ne voulut pas laisser s'accréditer le bruit — pourtant si fondé — que la présidence de la République, comme parle M. Bouffandeau, "est un tissu d'embûches et de traquenards."

Il a ainsi fait cesser, suivant l'heureuse expression d'un de nos confrères "ce jeu de cache-cache auquel les parlementaires se livraient autour des essieux du char de l'Etat," et aussi ce concours de modestie si touchant chez nos hommes d'Etat et si manifestement conforme aux principes d'une démocratie.

M. Ponsot lui-même qui, depuis qu'on lui reconnaît de l'esprit, se prend au sérieux, n'a pas hésité à déclarer :

— C'est un geste bien hardi.

Il est en effet remarquable que, depuis la fondation de la République, aucun des présidents, qui se succédèrent à l'Elysée, n'était candidat huit jours avant son avènement. C'est aux candidatures les plus imprévues qu'allèrent toujours les plus grosses majorités : une nuit décida de celle de MacMahon, une heure de celle de Carnot ; quant à celles de Loubet et de Fallières, il suffit pour les déterminer d'un signe de M. Clémenceau.

Par contre, les deux seuls hommes, qui firent depuis quarante ans acte de candidats, s'appelaient Jules Ferry et Doumer ; leur succès ne fut point pour encourager les autres.

Ainsi s'expliquerait que l'on puisse rencontrer à la fois tant de modesties parlementaires combinées.

Le geste de M. Poincaré n'en est d'ailleurs que plus honorable et il emprunte, sans nul doute, une particulière beauté au fait que rien dans ses antécédents ne pouvait faire prévoir autant de hardiesse.

La prudence du président du conseil était jadis célèbre au Palais de Justice, et l'on se souvient encore de l'apostrophe que lui adressait Martini, un jour qu'il demandait une remise pour aller à la Chambre :

— Vous êtes donc bien pressé d'aller vous abstenir ?

Une autre anecdote résume sa manière :

Il existait dans les ministères, du temps de M. Combes, un annuaire où les députés et sénateurs étaient notés selon leurs nuances politiques. On répondait aux demandes de ceux dont le nom était précédé d'un trait rouge et point à ceux dont le nom était marqué d'un trait bleu. Le nom de quelques-uns était accompagné d'une croix rouge et bleue : à ceux-là, on répondait une fois sur deux.

Cependant, si, devant le nom de M. Poincaré, le trait était exclusivement bleu, on n'en avait pas moins inscrit en marge : "On répond". C'était là, sans doute, un hommage rendu à sa haute personnalité, mais il ne faut pas moins y voir la preuve qu'à l'heure même où ses votes étaient le plus obstinément hostiles, on ne parvenait pas cependant à se convaincre qu'il pût être irréductible.

Bien entendu, nous ne rappelons ces souvenirs que pour nous réjouir ensemble de le voir inaugurer une nouvelle manière. D'autant qu'en devenant président de la République, M. Raymond Poincaré sacrifierait ce qui fut l'ambition de toute sa vie : le bâtonnat de l'ordre des avocats.

(Ceux que ce sacrifice ferait sourire n'ont jamais été avocats. Il y a, d'ailleurs, lieu de les en féliciter.)

Et c'est la première fois, depuis la fondation de la troisième République, que l'exercice du pouvoir donne à un homme le goût des responsabilités.

Opinion :

La fouine Clémenceau : M. Chautemps (sénateur) étant venu l'undi à la Chambre, un député lui demandait des nouvelles du Sénat.

— Je ne sais rien, dit l'ancien ministre. J'ai passé ma journée d'hier à la chasse aux furets et nous avons parlé de toute autre chose que de l'élection présidentielle. Un de nos furets faisait merveille ; cette petite bête n'a pas son pareil "pour fouiner" et pour "sortir un lapin".

Et M. Chautemps ajoute :

— Comme nous étions tout à fait entre amis nous l'avons appelé : Clémenceau.

Le général, le singe et le perroquet :

Ceci n'est point une fable : le général Lyautey possédait un perroquet mais soit que l'animal ait la tête dure, soit que le nouvel académicien n'ait pas consacré assez de temps à l'instruire, l'oiseau ne sait dire que ces deux mots : charmante soirée.

A son retour du Maroc, le résident ramena un jeune singe qu'il donna pour compagnon de jeux à son perroquet. Or, il y a quelques jours, le général, invité à dîner en ville, le laissa seuls. A son retour il trouva le singe, fou de gaité, coiffé d'un véritable chignon de plumes vertes ; le perroquet triste et morne se tenait sur son perchoir, il était complètement déprimé.

Et comme le général Lyautey le regardait avec stupeur l'oiseau se mit à répéter inlassablement :

— Charmante soirée !... Charmante soirée !...

Zuze un peu !

Si d'aventure vous passez par Lodève, vous apercevrez, non loin de la gare, un superbe café fort bien achalandé.

A l'heure de l'apéritif, absinthe, vermouth coulent à pleins bords ; les plus sobres font un effort car on lutte ici pour la tempérance : un large écriteau placé bien en vue dit en effet :

Toutes nos consommations sont vendues cette semaine au profit de la Ligue Antialcoolique

Juge un peu, si on n'était pas antialcoolique...

L'amie de Sa Majesté :

A l'occasion du nouvel an, la reine d'Angleterre a envoyé son portrait à Rosie Bloxham, d'Adolstone. Cette jeune personne de huit ans est une "amie personnelle de la reine", comme elle a accoutumé de dire. Chaque fois que la souveraine villégiature dans le village où habite Rosie, elle se plaît à inviter l'enfant à sa table et s'amuse follement de ses réparties.

Rosie déjeunait ainsi récemment chez la reine. Sa maman l'interrogea à son retour et lui demanda si elle avait été bien sage.

— Oui, répondit Rosie, mais la reine n'a pas été sage, elle !

— Et pourquoi Sa Majesté n'a-t-elle pas été sage ? demanda la maman prévoyant une catastrophe.

— Parce qu'elle a pris un os avec ses doigts, aussi je lui ai dit : "piggy, piggy" (petite sale).

Grave question :

Les Américains, s'il faut en croire les statistiques, viennent de battre le record de la fumée. On a, aux Etats-Unis, grillé trois milliards huit cent millions de cigarettes pendant le trimestre écoulé, soit environ un milliard de plus que d'ordinaire.

A quoi tient cette augmentation, les chiffres ne le disent pas : ils constatent seulement que la consommation du whisky a crû dans les mêmes proportions. Mais est-ce la cigarette qui fait boire, ou l'alcool qui pousse à fumer ?

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivaient d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand il n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux ? — S'adresser rue Saint-Denis, 323. Téléphone : Est 1678

Une belle traversée

Ce que j'aime par-dessus tout dans une traversée, déclare Hildefonse, c'est le voyage sur mer, monclément bercé par les flots, ayant devant moi leur bleu incomparable et, dans les oreilles, leur chanson monotone, mais toujours agréable. "C'est la course au lointain horizon, c'est le large, avec sa forte houle et son grand souffle amer", comme l'écrivait M. Coppée. — Par exemple, il me faut du confort : une bonne cabine, bien placée sur le pont, une vaste promenade, une compagnie agréable, des repas excellents. J'ai trouvé tout cela au cours d'une récente traversée que je fis. "Le ciel était très pur, la mer était fort belle", et sur notre navire la vie était un continuel rêve. Un service attentif, un personnel poli (eh oui, pourquoi pas ?), des recoins confortables, une belle bibliothèque et une salle de musique d'où sortaient des sons enchanteurs. C'était à bord de l'un des plus magnifiques paquebots de la ligne Liverpool-Montréal.

J'avais fait la connaissance, dès le jour du départ, de quelques compatriotes, les plus charmantes gens du monde, avec qui je causais la plus grande partie du temps. Quels bons moments nous avons passés là tous ensemble ! Je me rappellerai surtout, toute ma vie, les belles promenades que nous faisons chaque soir sur le pont, après souper, tout en grillant chacun l'une de ces délicieuses cigarettes que l'on appelle les Sweet Caporal.

UN DIGNE MEMBRE

Le cardinal O'Connell rehausse par sa présence, disent les journaux américains, un bal public d'une magnificence inouïe

Nous lisons dans un journal américain : "Boston, 4.— Avec son Eminence le cardinal O'Connell, archevêque de Boston, rehaussant la beauté et la solennité de la fête par sa présence dans la loge centrale du balcon, le bal de charité donné la veille de la fête d'actions de grâces, à l'hôtel Plaza, fut un succès immense et sans précédent.

"Il était environ dix heures quand les nombreux automobiles vinrent déposer leur flot de dames et de demoiselles en brillantes toilettes sous le porche de cet hôtel fashionable où devait se tenir le plus grand bal de la société de Boston.

"Vers les 11 heures, le cardinal O'Connell, qui était allé à Brockton à une réunion des Knights of Columbus, arriva en grand appareil, accompagné de Joseph O'Connell, de Mlle Mary O'Connell et de Mlle Bertha O'Connor.

"De la loge de Son Eminence, le spectacle était on ne peut plus charmant. La grande salle de danse, brillamment illuminée de ses milliers de lampes électriques, festonnant en arabesques lumineuses tout le tour de la salle, faisait ressortir avantageusement les décorations délicates et artistiques que l'on avait imaginées à grands frais. Tout cela était un décor magnifique pour contenir les trésors de beauté et de grâce que déployaient les femmes qui se balançaient langoureusement au rythme cadencé d'une musique de premier choix.

"Les toilettes de ces dames étaient certainement ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette circonstance et le déploiement de richesses de cette partie de la fête ne pouvait être égalé.

"Son Eminence quitta le bal vers la minuit, au moment où l'on ouvrait toutes grandes les portes de l'immense salle à manger où les invités et les danseurs prirent des salades et des glaces. La fête se termina vers deux heures jeudi matin et fut au dire de tous le plus grand succès de la saison."

M. Pierre Loti et les Québécois

De M. Potdevin (Graindesel), dans l'Événement :

Pierre Loti est venu, récemment, en Amérique, et, comme les gouvernements n'avaient pas dessein de lui payer une prime d'immigré et de l'établir sur un homestead de l'Ouest, il est reparti, pour parler comme lui, dans l'espace immense et bleu, "sur l'infinie solitude du silence, à peine bruissement des frôlements de l'eau."

L'auteur de "Pêcheurs d'Islande" n'a pas daigné venir rendre visite aux Aziyades canadiennes et à nos Poutma, québécoises.

Une petite visite dans nos étendues vertes et bleues lui eût peut-être donné l'idée de "Visions Canadiennes".

Mais bah ! Pierre Loti, paraît-il, bien que grand voyageur, n'a pas besoin de voir un pays pour y étoffer une intrigue de roman.

Sait-on que, sans être jamais venu à Québec, il a fait ébaucher à l'un de ses héros une idylle en pleine Basse-Ville ? Le morceau n'est pas, à la vérité, très compliqué, et cela ne brille pas par la précision ni par la couleur locale. Cela se fit passé à Honolou ou à Tombouctou que c'eût été la même chose.

L'épisode se trouve dans "Matelot", l'ouvrage peut-être le moins connu de Loti, en tout cas son meilleur après "Pêcheur d'Islande". Il y fait promener son héros, Jean Borny, sur toutes les mers où navigue la "Résolue".

Un jour, la "Résolue" fait une longue halte imprévue pour des avaries à Québec.

Il avait allu, à cette "Résolue", pour cette "halte imprévue", remonter le Saint-Laurent, mais Loti se f... de notre Saint-Laurent comme un poisson d'une pomme. Toujours est-il que "dans une petite rue qui lui était déjà familière" on voyait Jean

sortir, chaque soir, d'une maison, en compagnie "d'une blonde fille de dix-huit ans, qui était sa propre fiancée."

Cela c'était fait très vite, ces fiancés, les, comme un jeu. Certain jour, un "Français, à barbe grise, — bonhomme à moitié riche, descendant des anciens colons du Canada — qui visitait la "Résolue", s'était arrêté pour contempler Jean "à la manoeuvre, et, à brûle-pourpoint, lui avait dit : "Venez chez moi, j'ai trois filles ; vous choisirez celle que vous voudrez, pour vous marier avec elle."

C'était tout, mais c'était assez. Jean suivit le bonhomme et il se fiança aussitôt avec Marie. Et ce Loti continue :

"Comme des promis, ils sortaient ensemble sans qu'on y trouvât rien à redire."

Ceci se passait au commencement de mai, à Québec et pourtant — ô couleur locale, voilà de tes coups ! — Marie s'en allait seule avec Jean "par des sentiers d'herbe, errer jusqu'à la nuit close."

"Vrai, il eût mieux valu alors les faire marcher à la raquette avec des flambeaux. Comment l'histoire se termine ? Comme toutes les idylles qui s'ébauchent pendant les visites de croiseurs français dans le port de Québec.

"Malgré les supplications de Marie, de ses deux sœurs et du "bonhomme à barbe grise", Jean partit, "se disant qu'il écrirait bientôt, qu'il reviendrait sûrement, qu'il épouserait Marie peut-être... "Mais il était ainsi fait, que..." etc., etc.

Jean ne revint pas à Québec et il fit bien. Marie attend peut-être vainement la "Résolue" qui doit lui ramener son matelot ; à moins qu'elle n'ait épousé un soldat...

Echos de Paris

(De l'Opinion)

Deux des habitués du Palais Bourbon sont depuis quelques jours persécutés par un photographe qui s'est juré de réunir sur un cliché pour carte postale " les plus jeunes élus de France".

Le benjamin de la Chambre est, comme on sait, M. Perreau-Pradier, et d'autre part le plus jeune conseiller général est un journaliste parlementaire, M. Chaigne, récemment élu à la Réole. Or tous deux ayant continué l'amitié qui unissait leurs pères, on les voit toujours ensemble, mais dès qu'apparaît le photographe, ils se hâtent de fuir dans des directions opposées.

Lassé de cette obsession, l'un d'eux a eu une heureuse idée ; il a malicieusement confié à l'opérateur qu'étant très lié avec M. Herriot, "le plus jeune de nos sénateurs", celui-ci devait venir prochainement lui parler à la Chambre.

Depuis lors on se divertit au Palais Bourbon à voir le photographe qui guette pendant des heures au bout du pont de la Concorde l'arrivée du sénateur du Rhône.

La semaine passée, M. Paul-Boncour, qui plaident la cause de la manufacture de Sévres, regretta le temps où Mme de Pompadour pouvait consacrer à l'art tant de libéralités "sans être arrêtée par la fixité des cadres budgétaires..."

Mardi matin Léon Bérard répondait : "Les artisans et les artistes n'ont à regretter que des sourires évanouis puisqu'ils

peuvent compter sur le cœur et le concours de M. Paul-Boncour."

Léon Bérard et Paul-Boncour sont de vrais camarades. Ils s'aiment bien — mais ils s'aiment avec esprit.

Quelqu'un cependant a plus d'esprit que MM. Léon Bérard et Paul-Boncour réunis : c'est M. Jules Claretie, Président à vie du Clafoutis et administrateur perpétuel du Théâtre-Français. Dimanche soir un ob-cour pressentiment avertit M. Claretie que peut-être le discours du sous-secrétaire d'Etat ne renfermerait pas à son endroit les habituels éloges. Lundi matin, M. Jules Claretie se présentait rue de Valois et "devant les attaques dont il était l'objet" offrit sa démission. M. Léon Bérard pour le calmer et le garder protesta de son admiration et promit d'en témoigner publiquement. "Que valent ces attaques, Monsieur l'Administrateur ? Ce ne sont que des bagatelles."

M. Claretie ne souligna pas le mot et partit satisfait. Le truc avait réussi.

C'est un bien vieux truc. Il a toujours réussi. Une fois cependant quelque ministre plus nerveux tendit la main pour prendre l'acte d'abdication. Peut-être ne voulait-il que le lire ou le déchirer. Mais M. Jules Claretie est un homme habile et soupçonneux. D'un geste distrair il remit le papier dans sa poche, fit semblant de chercher et sortit un coupon de loge.

Il n'y a pas très longtemps qu'un banquet réunissait à la même table Léon Bérard, Paul-Boncour et... M. Jules Claretie. On fêta la centième à la Comédie-

Française d'une pièce moderne et les auteurs malins n'avaient oublié d'inviter ni le sous-secrétaire d'Etat, ni l'éminent rapporteur des Beaux-Arts. Il était entendu d'ailleurs qu'au dessert on ne parlerait pas. Mais M. Jules Claretie parla. Il fallut lui répondre. Alors le sous-secrétaire d'Etat, pris de court, s'avisa que le rapporteur, son collègue, venait, dans son rapport, de se montrer sévère pour M. Jules Claretie et l'abus du moderne au Théâtre-Français. Vous voyez la malice. Ce fut un toast charmant à quoi M. Paul-Boncour répondit de son mieux, c'est-à-dire admirablement.

Et M. Jules Claretie goûta la joie de s'entendre louer deux fois !

Le "Pays" a vraiment bien mal cherché

Il y a quelque temps, le "Pays" faisait toute une affaire à propos d'une certaine histoire de l'abbé Drioux, autorisée par le Conseil de l'Instruction publique de la Province de Québec.

Informations prises par le "Devoir", il appert que l'ouvrage en question ("Précis élémentaire d'Histoire d'Angleterre") n'a cours actuellement dans aucun collège de la Province de Québec.

"Sur dix-neuf collèges classiques, dit à ce sujet l'"Action Sociale", quatre seulement emploient encore quelques ouvrages de Drioux... quinze collèges n'emploient aucun ouvrage de Drioux."

Quant à critiquer l'enseignement de nos collèges classiques, pourquoi le "Pays", au lieu de signaler de telles vécités, ne s'attaque-t-il pas au fond même de notre enseignement soi-disant classique, capable de former des esprits comme M. Hector Bernier (la merveille du Séminaire de Québec) ou, par exemple encore, comme M. le juge Pouliot ?

Quel aliéné !

L'"Action Sociale" (nous l'en remercions de tout cœur) nous apporte le texte suivant d'une phrase prononcée au parlement provincial par le citoyen Bouchard, il y a quelque temps :

"Nos oreilles sont déjà agacées par le grincement ENERVANT des plumes ANTIQUES promenant leurs pointes CORRODEES sur le papier JAUNI qu'une main PARCIMONIEUSE a arraché de vieux bouquins MOYEN-AGEUX après la page imprimée portant le finis TRADITIONNEL."

D'avance, nous prenions bien le citoyen Bouchard, pour l'avoir entendu pérorer à deux ou trois reprises dans le comté de St-Hyacinthe, pour un complet imbécile ; après cette citation textuelle tirée de l'un de ses discours, inutile d'ajouter que nous n'avons en aucune manière à revenir sur l'opinion que nous nous étions déjà faite de ce brillant monsieur.

En voilà un, au moins, qui ne manquerait pas de raisons pour réclamer la réforme de l'enseignement.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux ? — S'adresser rue Saint-Denis, 323. Téléphone : Est 1678

Quatre trains express par jour MONTREAL TORONTO et L'OUVEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m. Wagons-buffet, salon et bibliothèque aux trains du jour ; wagons-lits "Pullman" éclairés à l'électricité aux trains de nuit. Seule double voie ferrée. L'INTERNATIONAL LIMITED Le convoi le plus beau et le plus rapide du Canada. Part de Montréal, à 9.00 a.m., tous les jours pour Toronto et l'Ouest. Plus haute classe d'équipement. Bureaux des Billets en Ville : 122 rue St Jacques. Tél. Main 6905, ou gare Bonaventure.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LA CIE GAREAU-SAURIOL FABRICANTS DE Livres Perpétuels et Feuilles Mobiles Livres de Regus pour Comptoirs Papeterie en général Articles de Bureaux 26, NOTRE-DAME (EST) MONTREAL

Tel. Bell : Main 3930

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, LIMITEE. Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell : Est 3396.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, LIMITEE. Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell : Est 3396.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, LIMITEE. Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell : Est 3396.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, LIMITEE. Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell : Est 3396.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, LIMITEE. Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell : Est 3396.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, LIMITEE. Imprimeurs. 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell : Est 3396.

LE SILENCE

*Il est l'ami des coeurs farouches et meurtris;
Lui seul nous parle après que plus rien ne nous reste;
Dans l'émoi d'un regard ou la ferveur d'un geste
Il est persuasif autant que l'éloquence;*

*Il fait tenir tous les aveux et tous les cris.
Il nous ouvre, loin des propos habituels,
D'autres espoirs, d'autres âmes et d'autres ciels;
Il enseigne le prix sacré de ce qu'on pense...*

*Il redit les serments qu'on n'a pas entendus,
Il murmure ceux qu'il fallait que l'on devine;
Près de nous le silence est une voix divine,
Qui continue alors que les mots se sont tus.*

*Certains soirs désolés, sous le halo des lampes,
Il éclat cependant que meurt le dernier bruit;
Puis il ferme nos yeux et caresse nos tempes,
Et mûrit gravement le rêve comme un fruit.*

*Il porte dans ses mains patientes et sûres
Les fardeaux du sommeil, le hier des tombeaux,
Le calme de la mort et l'ombre du repos...
Il guérit le chagrin secret et la blessure.*

*Après la passion brûlante, il rentre en nous,
Et nous comme un crépuscule où perle la rosée;
Et nous nous venant de la fièvre apaisée;
Il est puissant, il est invisible, il est doux.*

*Mais les souvenirs fleurissent la mémoire
Et dans un instant noble, intime et précieux,
Il nous ramène que l'amour encor chaud vient de boire
Et nous nous venant de la fièvre apaisée...*

*Le silence est maître de la terre;
Il remplit les chemins; il baigne l'horizon,
Il endort le feuillage et bénit la maison
Et le jardin où le jet d'eau vient de se taire...*

*Je suis loin d'elle... Alors, silence qui veille,
Je vous donne à deux mains, ce soir qu'elle est absente,
Ma tendresse isolée et toujours frémissante,
Mon labeur simple et mes songes émerveillés!...*

*Dites-lui, si jamais son coeur vain vous écoute,
Que les espoirs muets sont les moins inconstants;
Silence, parlez-lui très bas, troublez-la toute,
Silence, frère obscur et fidèle du temps...*

JACQUES CHENEVIÈRE.

La dernière pièce de M. Henri Lavedan, "SERVIR"

Une affaire de théâtre qui devient une affaire d'Etat

L'intransigeant, de Paris, publie dans l'un de ses derniers numéros une interview de M. Henri Lavedan, (de l'Académie française) qui n'est pas sans curiosité.

On en jugera :

—Pouvez-vous, maître, avo-nous demandé, nous faire connaître vos raisons?

—Oui, à présent, je puis tout vous dire. Questionnez-moi, je vous répondrai.

D.—Eh bien, d'abord, cette lecture de *Servir*, qui ne paraît pas vous avoir laissé un souvenir très satisfaisant, comment cela s'est-il passé, maître?

R.—Vraiment? Vous voulez?...

D.—Mais oui. Comment et quand cela fut-il décidé entre vous et M. Claretie?

R.—Avec une soudaineté qui me surprit un peu. J'avais écrit à M. Claretie, à la fin des vacances, que je venais de terminer, pour la Comédie, une pièce en deux actes que je me proposais de "lui" lire chez lui, dès ma rentrée. Il m'avait répondu qu'il était très heureux de cette bonne nouvelle, sans me parler du Comité et de la formalité de cette lecture qu'il savait m'être plutôt pénible. Peu de jours après mon retour, hâté par un deuil cruel, et alors que je ne lui avais reparlé de rien, je reçus un mot où il me disait: "Etes-vous disposé à lire vendredi prochain (c'était dans deux ou trois jours) votre pièce au Comité? Je serais heureux d'inaugurer ces réunions par une réception." Malgré ma répugnance pour la petite cérémonie qui m'a toujours paru un peu humiliante, même quand cela se passe le mieux du monde, je répondis que j'acceptais. Et, à l'heure dite, je fus exact.

D.—Vous trouvez M. Claretie qui vous attendait et vous reçut avant la réunion?

R.—Non. J'allai déposer mes affaires dans la loge de M. Truffier, qui m'offrit aimablement l'hospitalité, et j'attendis en sa compagnie qu'on vint nous prévenir que "c'était servi" et je descendis à la salle de lecture où tout le monde était déjà à table autour de M. Claretie. Saluts. Je fais le tour de la société. Poignées de main. Je

lis.

D.—Des effets? Marques d'assentiment? de satisfaction?

R.—Non. Le bronze. A la fin de l'acte...

D.—Qui dure combien?

R.—Une grande heure. A la fin quelques applaudissements, discrets et polis.

D.—Et puis? Sur la pièce?

R.—Rien, des paroles vagues, brèves... Mais, sans doute parce qu'on se rend compte que c'est ce à quoi je tiens le plus, surtout en ce moment, on ne tarit pas d'éloges sur mon grand talent... de lecteur! Je fais signe que je suis sensible. Et au bout de cinq minutes de gêne silencieuse, j'entame le deuxième et dernier acte, ma pièce n'en ayant pas davantage.

D.—Après le deux?

R.—Rien. La glace. Aussitôt, d'ailleurs, à peine ai-je lâché le dernier mot, M. Claretie est debout, ses clefs à la main, tel le gélier; il m'ouvre la porte de son cabinet où je pénètre, ayant en hâte rassemblé les feuillets de mon manuscrit. Il me fait: "Une minute! Simple formalité..." Me voilà seul dans ce beau cabinet où j'ai attendu plusieurs fois déjà au cours de la vie, et je reconnais la pendule amie dont les minutes, en ces instants, comptent double, comme la voix de l'administrateur. J'en compte vingt; au bout desquelles M. Claretie vient me visiter. Il me paraît très troublé. Je lui dis: —Eh bien? —Eh bien, ils ont peur, oui, on a peur.

D.—De quoi?

—Sujet dangereux... Oh, très généreux, mais dangereux... La pièce, hors de cause! Mais... mais... mais... Nous prévoyons de l'effervescence... Que sais-je!...

—Enfin, quelle réponse m'apportez-vous?

—Aucune, aucune!...

—Comment! Aucune. Vous avez décidé quelque chose?

—Non. Rien.

—Rien? Ah ça! c'est une plaisanterie. Qu'allez-vous dire tout à l'heure à la presse.

à l'information qui vous demandera ce qui s'est fait?

—Eh bien, rien! On ne dit rien. Il n'y a rien de fait, aujourd'hui, ni dans un sens, ni dans l'autre. Le jugement est remis. Nous ne savons pas... vraiment!...

Je crois me souvenir que je me fâchai un peu. Je dis avec énergie à l'administrateur: "Ah! non, je n'admetts pas ce rien. J'ai lu, à ces messieurs; je veux une solution immédiate. Qu'ils me reçoivent ou me refusent, et vite, n'est-ce pas? Après, vous me parlez de remettre votre décision. A quand?... De quoi ou de qui prétendez-vous la faire dépendre?"

C'est alors que M. Claretie me dit: "De l'autorité supérieure! Il nous faut l'avis du gouvernement... Le ministre! Je demande, nous demandons tous le visa du ministre. Sans cela, impossible..." Se cramponnant à ce mot, comme à cette pensée, il me répéta: "Mon ministre! mon ministre!" du même accent que M. de Charrette s'écriait: "Mon roi!"

Je lui dis qu'en principe je n'avais pas peur de l'avis du gouvernement, quel qu'il fut ou dût être, mais qu'il me semblait là que le Comité s'aventurerait dans une voie dangereuse, qui était de se retrancher, désormais, à tout propos, derrière le ministre.

"Demain, si on vous apporte une pièce sur la culture et la terre, qui vous laisse plongés dans la perplexité, vous invoquerez le secours du ministre de l'Agriculture; une autre fois, si c'est de la Bourse et du capital français, vous réclamerez à M. le ministre des Finances pour faire remonter le cours subitement en baisse de vos appréciations..."

Enfin, soit, ajoutai-je, j'accepte d'en référer à la consultation gouvernementale; mais je le répète, je veux une décision préalable et rapide. Prenez ma pièce ou refusez-la."

—"Oui, oui, fit l'administrateur, eh bien! attendez."

—Je ne fais que ça.

—Je vais leur dire...

Et il rentra côté cour, me laissant, si j'ose dire, au jardin!

Au bout de dix minutes, il eut la bonté de venir me tenir compagnie.

—Eh bien?

—Eh bien! voilà: on a toujours peur, les avis sont très divisés, je ne vous le cache pas. Je crois que vous allez être reçu. Mais il est bien entendu, bien convenu, n'est-ce pas... Mon ministre?... Du moment que vous acceptez...

—Oui, c'est convenu. Mais je vous en prie...

Je sentais s'échapper, je le confesse, les trésors de calme et de patience amassés avec soin.

—Bon, bien! Plus qu'une minute. On va voter, allons, on va voter.

Puis, franchissant à nouveau le seuil, ayant ouvert la porte de communication, il me dit: "Combien je suis confus!... Excusez ce petit tracas..." Et, vite, avant de refermer: "Et c'est pas fini! Et c'est pas fini!"

Quelques instants après, il reparaisait; et d'un air accablé: "Eh bien, c'est fait. On a voté. *Servir* est reçu. Voulez-vous les voir?"

Je n'en avais qu'une petite envie. Et cependant la curiosité, l'intérêt des moments où l'on vit de façon curieuse et passionnée, me fit répondre: "Mais comment donc! avec plaisir!" Je rentrai donc dans la salle du Comité, où l'on se dispersait déjà.

D.—Et alors... se déridèrent-ils? on vous parla? on vous adressa tout de même quelques bonnes paroles?...

R.—Non. Si j'excepte MM. Albert Lambert et Truffier, l'exquise et bonne Mme Pierson, nul ne me dit un mot, même cordial. Alors, je partis.

D.—L'administrateur vous prit alors à part? vous retint dans un cabinet?

R.—Non.

D.—Et le soir? le lendemain? il vous écrivit? vous convoqua?

R.—Non. Il ne donna pas signe de vie pendant dix jours.

D.—Et vous maître, qu'avez-vous fait à la suite de cette lecture?

R.—Le soir même, à neuf heures et demie, j'étais chez mon illustre confrère et ami, M. Poincaré, qui veut bien m'honorer d'une affectueuse cordialité. Quoique chargé, sans faiblir, du poids formidable que l'on sait, il me reçut dans la minute. J'attendis moins jusqu'à trois heures de l'après-midi, rue Richelieu. Je lui contai la chose et lui annonçai que je lui remettrais ma pièce. Il me promit de faire tout son possible pour la lire dans le moins long délai et décider ce qu'il conviendrait. Ai-je besoin de dire que, confus et reconnaissant, je lui donnai tout son temps.

Le lendemain, soucieux de la plus élémentaire correction, je vis MM. Guist'hau et Bérard. En tous deux, je trouvai le plus délicat et sûr accueil.

Trouvant alors que le silence de M. Claretie se prolongeait vraiment trop, je lui fis dire par M. Truffier j'en étais étonné et même blessé. Il m'écrivit aussitôt et la première phrase de sa lettre était: "C'est vrai, j'aurais dû vous écrire au lendemain de la séance du Comité. Je voulais le faire et c'est parce que je me proposais de vous écrire longuement que je ne l'ai pas fait."

Ensuite, il m'avertissait charitablement que cela avait été dur, très dur, 3 voix seulement, me disait-il, ont déclaré la pièce reçue. Les autres suffrages n'ont été donnés, je ne dis pas arrachés, à la condition que l'oeuvre fut soumise au laissez-passer de l'autorité supérieure.

Il ajouta cette phrase étonnante que je crus d'abord ironique et qui, en ne l'étant pas, acquiert encore plus de beauté: "C'est la reconnaissance des artistes pour les grands succès qu'ils vous doivent, c'est leur sympathique admiration pour votre talent qui leur a fait écrire leur bulletin à la fois affirmatif et restrictif."

Il me disait encore: Si le ministre n'y voit pas d'inconvénient, "allons-y", et tout aussitôt, reprenant de la gauche le "Allons-y" qu'il me tendait de la droite: "Quand je dis "Allons-y", ça ne serait pas demain. Vous savez les engagements administratifs."

Je ne répondis pas à M. Claretie. J'avais pris mon parti. Sans attendre que la décision du pouvoir supérieur donnât raison ou non à la prétention et aux alarmes du Comité et de l'administrateur, je résolus de m'en aller, de mon plein gré, justement avant que l'on pût dire que j'étais influencé dans un sens ou dans l'autre par la réponse du ministre. Et je brusquai donc les choses. J'écrivis à M. le président du conseil, à MM. Guist'hau et Bérard, quel était mon dessein, et de cette minute je fus soulagé.

Or, après avoir donné ici, dans ce journal les déclarations qu'on avait bien voulu reproduire, et ayant été déposer chez M. le ministre de l'Instruction publique une nouvelle lettre par laquelle, en le remerciant, je le priais d'avoir l'amabilité de laisser chez son concierge le manuscrit de ma pièce que je pensais reprendre un de ces jours, voici qu'en rentrant chez moi, hier, j'ai trouvé, s'étant croisée avec la mienne, une lettre de M. Guist'hau accompagnant la remise de *Servir*. Cette lettre, je suis heureux de la citer:

18 décembre.

Cher monsieur Lavedan,

Vous recevrez, avec cette lettre, le manuscrit de votre pièce "Servir" que vous avez bien voulu me communiquer.

Je l'ai lue, et je vous le dirai, avec l'intérêt passionné qu'elle mérite. Mais, si vous ne pouvez douter des sentiments que j'éprouve vis-à-vis de son auteur, vous conviendrez néanmoins avec moi que ce n'est pas au ministre des Beaux-Arts qu'il appartient de décider de sa représentation: prérogative réservée, par le règlement, à l'administrateur général de la Comédie-Française.

C'est dans ce sens que j'écris, ce jour même, à M. Claretie, et, par la même occasion, à M. Guist'hau, cher monsieur Lavedan, l'expression de mes meilleurs sentiments.

GUIST'HAU.

Je crois, n'est-ce pas, qu'après cette lettre je n'ai rien à ajouter? Elle me confirme dans la résolution que j'ai eu la dignité, je n'ose dire en parlant de moi-même, mais toutefois je le dis, le courage de prendre, avant de la recevoir. Et même à présent, où la Comédie-Française n'a plus d'obstacle ministériel à m'objecter, il me plairait moins qu'avant de profiter d'un entrain et d'une chaleur qui ne se manifestent qu'après coup, quand il n'y a plus moyen de faire autrement.



La ville de Strathmore

Les Montréalais qui habitent Strathmore sont fort orgueilleux de leur petite ville et ils ont raison. Pour la beauté du site comme pour les facilités de communication, Strathmore ne le cède à aucun endroit de l'île de Montréal. La salubrité de Strathmore est proverbiale et le chercheur de beautés naturelles y trouve ses délices. Depuis plusieurs années Strathmore a été le lieu de prédilection des nombreux Montréalais désireux d'habiter à peu de distance du centre de la ville, mais pourtant en pleine campagne. Les polies maisons qu'ils y ont construites démontrent d'une manière convaincante l'aristocratie de cette jolie banlieue.—Les *Jardins de Strathmore* sont un emplacement de choix situé au coeur même de Strathmore. Ils ne contiennent plus que peu de terrains à vendre, mais qui sont les plus beaux de la localité. Grâce à un plan très ingénieusement dessiné, ils commandent tous, du pre-

mier au dernier, une vue superbe sur le lac Saint-Louis. Le C. P. R. et le *Grand Tronc* mettent en circulation, entre Montréal et Strathmore, des trains rapides à intervalles rapprochés. Le voyage est une affaire de vingt minutes tout juste. Les horaires sont combinés de manière à accommoder parfaitement les gens de bureaux, à aller comme au retour. On a des trains à toute heure du jour, jusqu'à la fin des spectacles. — On pratique à Strathmore les

sports d'hiver et d'été. Les amateurs de patin surtout pourront s'en donner à coeur joie ces mois prochains, sur les immenses nappes glacées du lac. On y fait des courses de yachts à glace l'hiver et de yachts à voile l'été. Les routes sont excellentes et on peut venir à la ville en quinze minutes avec une bonne automobile. Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. George Marcell, 180 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 3791.

LISEZ

l' "Eclat de Rire"

Journal humoristique

5 SOUS LE NUMERO

JUBILEE RINK

La Ligue de Hockey de la ville de Montréal jouera TROIS parties LUNDI SOIR

Patinage l'après-midi et le soir, excepté le mercredi et le vendredi.

N'oubliez pas la grande MASCARADE du MARDI GRAS

FANFARE. Téléphone: LaSalle 1648

Tél: Main 4582

INSTITUT MEDICAL
DES

Docteurs DORVAL et MALO

Spécialistes des
MALADIES VENERIENNES
208 RUE SAINT-LAURENT

Ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 9 heures du soir.
Le dimanche, de 2 heures à 4 heures.

"LA DECORATION MODERNE"

(R. BELIVEAU, ARTISTE-PEINTRE)

ENCADREMENT, FRESQUES ET DECORATIONS

Importation de photographies d'art, statuettes et grès flammés, accessoires photographiques, tapisseries, etc.

698 RUE SAINT-DENIS. TEL. EST 6713

H. Beauregard

Entrepreneur général
en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Main 735.

Le Scotch Peter Dawson

Whisky sans égal

C'est un bon vieux scotch distillé à la bonne vieille façon. Liqueur exquise, au goût savoureux, elle fera les délices de tout véritable connaisseur.

DOW'S ALES

Les Bières de la Brasserie "DOW" ont, par leur supériorité, conservé depuis cent années la première position.

Adoucies et mûries dans du bois, elles ne peuvent être surpassées pour leur qualité, leur pureté et leur excellence.

Vous êtes assurés d'obtenir les meilleures Bières en demandant celles de Dow.

En vente par tous les commerçants et dans tous les Bars et Cafés.

THE NATIONAL BREWERIES, Limited A-12

Automobiles

ROCHET - SCHNEIDER

LYON, PARIS, LONDRES, MONTREAL.

782-Ouest, rue Sainte-Catherine - - - - - Montréal

L'OPINION D'UN JUGE

"La décision de M. Leet n'est ni plus ni moins qu'une honte pour la magistrature."

Notre article de samedi dernier, à propos du jugement de M. Leet dans l'affaire de la Banque Internationale, nous a valu plus d'une remontrance.

La moins intéressante n'est pas celle que nous faisons mercredi, au Palais de justice, l'honorable juge dont nous rapporterons ici les propos.

— Monsieur, nous disait ce magistrat, je vous aime beaucoup personnellement, malgré vos nombreux défauts, et ce n'est jamais sans plaisir que je lis chaque dimanche votre journal. Laissez-moi pourtant vous dire que je ne saurais que blâmer énergiquement votre dernier article.

— A cause?...

— A cause de ce que vous y dites de la magistrature. Vous prétendez qu'il y a des juges qui se vendent; or, quoi qu'on en dise, je ne le crois pas. Je suis même persuadé du contraire. Il y a peut-être des juges qui se laissent... comment dirais-je?... qui se laissent "influencer", mais à ma connaissance il n'en existe pas qui se vendent "à tant", comme vous dites. En écrivant une pareille chose, vous discréditez injustement l'administration de la Justice. Vous avez tort.

— C'est vrai, répondimes-nous. Je l'avoue, sur ce point, nous avons tort. Il ne fallait point dire, ainsi que nous l'avons écrit dans un moment d'humeur, que certains juges se vendent à prix fixe; et aussi bien notre expression, ici, passait-elle notre pensée. Nous aurions dû écrire plutôt, comme vous le dites, qu'ils se laissent souvent "influencer", — mais non pas à prix fixe.

— De plus, repartit notre interlocuteur, il y a d'après vous des juges qui déshonorent leur charge par leur inconduite, —

qui s'en vont chaque jour, comme vous dites, "rendre la justice après avoir rendu leur diner." Il y en a, je le reconnais; il y en a très peu, mais il y en a. Seulement, ceux-là, vous devriez les nommer! Autrement vous laissez planer sur tous leurs collègues des soupçons atroces, qui sont de nature, encore une fois, à discréditer d'une façon générale l'administration de la Justice.

— Les nommer, mais y pensez-vous? répondit notre rédacteur. Vous êtes bien bon, en vérité, monsieur le juge!... Les nommer!... Mais nous serions en prison demain, et serait-ce vous qui viendriez nous en faire sortir?

— Vous auriez justice, affirma le juge. Les coupables seraient punis, et ce serait un soulagement pour tout le monde.

— Vous croyez? Eh bien nous en avons assez d'avoir été échaudé une fois! Pour avoir écrit naguère encore, au sujet d'un juge qui invariablement acquittait les journalistes de son "parti" et condamnait les autres, qu'il vaudrait peut-être mieux, à l'avenir, choisir les juges en dehors de la politique, je fus, moi-même qui vous parle, condamné à trois mois de prison. Et quant au "coupable", comme vous dites, vous savez comment on l'a puni. On en a fait un lieutenant-gouverneur. — Après cela, monsieur le juge, ne croyez pas que j'aie grande envie, comme vous m'y engagez, de NOMMER les juges indignes. M. le juge X... s'il n'en tient qu'à moi, pourra tant qu'il voudra continuer de faire des folichonneries sous l'hermine. Il pourra même, s'il lui en prend fantaisie, monter de nouveau sur le banc, comme il lui arriva naguère, le revolver à la main et le flacon de gin dans

sa poche de veston: le gin pour lui et le revolver pour ses contradicteurs. Mon expérience avec M. François Langelier me suffit. Ce n'est pas moi qui NOMMERAI M. le juge X... Et si la magistrature en souffre, tant pis pour la magistrature! Elle n'a qu'à se défendre.

— Je regrette que vous pensiez ainsi, reprit le juge. Vous semblez ignorer qu'en définitive il vous reste toujours ce recours, contre les juges indignes, de les dénoncer au ministre de la Justice... Enfin, quoi qu'il en soit de votre opinion sur ce point, je dois vous dire que, quant à ce que vous dites de M. le juge Leet, loin d'avoir dépassé la mesure, je trouve que vous n'avez pas encore été assez loin.

— Comment, monsieur le juge, pour une fois vous me donneriez raison?

— Comment donc! répondit notre interlocuteur, mais comment donc!... Je ne passe pas pour un homme d'ordinaire violent, au contraire; cependant j'ose vous dire que ce jugement, à mon sens, est une honte pour la magistrature, ni plus ni moins qu'une honte. Et c'est ce que vous auriez dû dire.

— Qu'un juge, poursuivit-il, dans un cas aussi grave que celui-là, attende vingt-quatre heures, au besoin, pour décider si oui ou non il émettra un mandat, cela est raisonnable...

— Nous, dit notre rédacteur, nous aurions dû être plus généreux; nous aurions donné jusqu'à huit jours à M. Leet pour se faire une opinion...

— Pas du tout moi, interrompit le juge. Vingt-quatre heures, dans les cas même les plus graves, c'est tout ce qu'on peut accorder. Passé ce temps, tout retard devient purement et simplement scandaleux:

le juge alors n'a plus qu'à faire droit à la plainte ou à la rejeter.

— Et, continua notre interlocuteur en scandant chacun de ses mots, je vous prie de croire que je sais ici ce que je dis. Je fus moi-même un de ceux qui contribuèrent, il y a quelques années, à faire amender la loi de façon à donner au juge, dans certains cas exceptionnels, ce pouvoir discrétionnaire dont M. Leet vient d'abuser comme vous savez. Or je puis vous dire que jamais un seul instant il n'entra dans l'esprit du législateur, à ce sujet, d'accorder au juge plus que le délai de quelques heures strictement nécessaire non pas pour instruire la cause à fond comme l'a fait M. Leet, mais bien seulement pour se rendre compte s'il doit ou non émettre un mandat.

— Ainsi donc, d'après vous, monsieur le juge...?

— D'après moi, vous avez eu tort d'imprimer que la conduite de M. Leet était "plus qu'étrange": vous auriez dû dire qu'elle constitue, au point de vue judiciaire, ni plus ni moins qu'une monstruosité. Il n'y a pas d'autre mot.

Et voilà comme nous parlait mercredi passé, vers trois heures de l'après-midi, au palais de justice, un de nos juges les plus savants, les plus intègres et les plus justement estimés.

On comprendra qu'il ne nous ait point permis de mettre son nom en tête de ces observations. Mais nous donnons ici notre parole d'honneur que nous n'avons fait que répéter très fidèlement, la substance de ses paroles.

JULES FOURNIER.

LE FRANÇAIS DANS LES SERVICES PUBLICS

La version française des Livres Bleus, au lieu de paraître, comme par le passé, deux, trois ET MEME CINQ ANS EN RETARD, paraîtra désormais en même temps que la version anglaise

Comme quoi nous obtenons du docteur Sproule, en un tour de main, une réforme que nous avions vainement sollicitée de M. Laurier pendant quinze ans

Un de nos amis nous écrit:

Mon cher Fournier, Voici une lettre qui vous fera, je l'espère, autant de plaisir qu'elle m'en fait à moi-même. Je crois qu'elle serait à citer. Vous vous rappelez tout ce que nous avons écrit jadis sur le même sujet, et le mémoire que j'adressais moi-même à Blondin il y a un an.

La lettre en question de M. Blondin se lit ainsi:

Ottawa, le 20 janvier 1913.
Chambre des Communes,
Cabinet du vice-président.

Cher monsieur X... Je reçois une bonne nouvelle au sujet du français dans les services fédéraux et je vous en dois la primeur. Plus de traduction à l'extérieur, dorénavant. Nous organisons un service d'experts... en herbe, où se fera avec toute la diligence possible la traduction des livres bleus. On va demander incessamment, par annonces dans les journaux, dix traducteurs, au salaire initial de \$1600, lesquels seront choisis sur concours. Nous installerons ces messieurs comme il convient, sous la surveillance de M. Desaulniers. Nous comptons sur des résultats magnifiques.

Jusqu'ici, comme vous le savez, tous les Rapports devaient d'abord être imprimés en anglais, puis brochés, avant que de passer à la Traduction. A l'avenir, chaque ministère sera tenu de fournir à la Traduction un double de ses manuscrits. Immédiatement ces manuscrits seront traduits, de façon à pouvoir arriver à l'Imprimerie presque aussi vite que le texte anglais. Nous augmenterons en même

temps l'équipe française d'imprimeurs. Résultat: Au lieu de paraître trois, quatre et même cinq ans après la version anglaise, la nôtre verra le jour en même temps que celle-ci, comme il convient au siècle de l'Entente Cordiale!

M. Sproule a fait preuve d'un bon vouloir admirable en cette affaire, dont l'idée et le mérite reviennent avant tout à M. Sant de constater que tout ceci se passe sous la présidence de Sproule. Sam étant ténarque et Borden premier-ministre. ... A vous en hâte.

P.-E. BLONDIN.

Voilà, croyons-nous, qui pourrait à la

rigueur se passer de commentaires.

Ce que M. Laurier, Canadien-Français, n'avait pu nous donner en quinze ans de ministère, M. Sproule, Orangiste et grand-maitre de l'Orangisme, nous l'accorde tout de suite, sans se faire prier.

Jusqu'ici les livres bleus du gouvernement fédéral, version française, paraissaient deux, trois et même cinq ans après la version anglaise. Dorénavant, grâce à cet affreux docteur Sproule, que le "Canada" assure qui mange les petits enfants, les deux versions paraîtront en même temps.

N.-B.—La publication de cette lettre dans nos colonnes, est-il besoin de le dire, ne signifie en aucune sorte que nous ap-

provisions le règlement de la question du Keewatin, et encore moins la marine Borden. Mais enfin il faut bien rendre au diable son dû, ce diable s'appelle-t-il Plondin!

JUBILEE RINK

La foule continue d'affluer au Jubilee Rink.

Lundi soir dernier, on n'y comptait pas moins de quatre mille personnes, pour assister à la fameuse joûte de hockey

Tel. Est 799

Pâtisserie Française

JOSEPH KERHULU
176 RUE SAINT-DENIS
Pour Banquets, Euehes, Lanches, Soirées, Réceptions, etc., demandez nos prix.

que nous annonçons dans notre dernier numéro. La direction du Jubilee Rink nous annonce d'ailleurs qu'elle réserve au public, pour ces temps prochains, quelques événements sportifs d'une qualité tout à fait exceptionnelle.

NATIONOSCOPE
Semaine du 27 janvier 1913
"LA VOLEUSE D'ENFANTS"
Grand drame en 5 actes et 7 tableaux
MATINEE TOUS LES JOURS

THEATRE DES NOUVEAUTES
Semaine du 27 janvier 1913
M. HARMANT et la Troupe dans: "Les Boulinard"
Comédie-Vaudeville en 3 actes
par M. Ordonneau, A. Valabrége et H. Kéroul
MATINEE TOUS LES JOURS

THEATRE-NATIONAL
Semaine du 27 janvier 1913
"L'AVENTURIER"
Comédie en 4 actes par Alfred Capus
MATINEE TOUS LES JOURS

PLUMES-FONTAINES.—Pour un temps limité, nous offrons au prix uniforme de \$1.25, un choix considérable de Plumes-Fontaines. Modèles se vendant ordinairement depuis \$2.50 à \$5.00. Ces plumes sont en or de 14 carats et nous garantissons qu'elles donneront satisfaction. Sinon elles seront changées, ou l'argent sera remboursé. Franco sur réception de \$1.25.
LECOURS & LANCTOT, pharmaciens,
Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal. . .

A. LECOMPTE, 521-EST RUE STE-CATHERINE (coin Sanguinet)
Succursale: 241-Est rue Ste-Catherine
Les gens de goût, par exemple les lecteurs de "L'Action", trouveront aux magasins de M. Lecompte des chaussures élégantes et confortables, capables de leur donner à tous égards la plus complète satisfaction.

Librairie St-Louis NORBERT FARIBAUT, Propriétaire
Papeterie, fournitures de bureaux, livres, revues, romans, journaux.
288 EST RUE STE-CATHERINE (près St-Denis) Tel. Est 2660
Toutes les dernières nouveautés.

Dr L. NOLIN TRUDEAU
CHIRURGIEN-DENTISTE
389 rue Saint-Denis Téléphone: Est 3616
De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

DOCTEUR HENRI LASNIER
La différence?... avec un club ordinaire?... C'est qu'à l'entrée, vous subissez un interrogatoire complet sur vos antécédents héréditaires et personnels, un bon examen médical dont dépend le programme qu'on vous donnera pour votre régime, les exercices, douches, massages ou toutes autres applications d'agents physiques jugés nécessaires à votre cas! C'est qu'on y respecte les lois de l'hygiène! On n'y fume pas! On y boit encore moins de l'alcool! On n'y veille pas tard! Fermeture à 10 heures du soir, un service d'hydrothérapie qui fait suite au gymnase vous immunisera contre les refroidissements possibles.
Arène de la santé
OU
Institut de Physiothérapie
DU
Docteur HENRI LASNIER
550 ST-DENIS,
(Téléphone: Est 5969)
POUR LA NEURASTHENIE, L'OBESITE, LA DYSPESIE, LE RHUMATISME.

ECOLE DE CULTURE PHYSIQUE
Méthode J. ROUMAGEON, diplômé MAITRE de Culture Physique des ACADEMIES DE PARIS. La première et la seule du genre à Montréal.
CULTURISTE
Vous vous demandez toutes les causes de mes succès. La RAISON EN EST FORT SIMPLE.
Depuis sept ans que je suis établi à MONTREAL je n'ai eu que des félicitations de la part de mes clients.
Prof. J. ROUMAGEON
LE SEUL PROFESSEUR A MONTREAL sortant d'ECOLEES SPECIALES.
Mon travail défie toute concurrence pour toutes les maladies traitées ci-dessous.
La Culture Physique
se recommande à tous, aux faibles pour acquérir une bonne santé, aux forts pour la conserver.
MALADIES TRAITÉES: Neurasthénie, Dyspepsie, Constipation, Anémie, Cécité, Tuberculose, Maladies du Cœur, du Foie, des Reins. Rhumatisme sous toutes ses formes. Goutte, Diabète et Déviation de la colonne vertébrale.
Développement général des muscles du corps. Poitrine 4 pouces, cou, bras, cuisse 1 1/2 à 2 pouces, avant-bras et molet 1/2 à 1 pouce. Réduction de la taille de 4 à 8 pouces.
Cours privés, Hommes, Dames et Enfants.
303 RUE SAINT-DENIS Téléphone: Est 1327

C'est le Temps des Fêtes et des Gros Soupers
Voulez-vous guérir vos indigestions et vos Maux de Tête?
Prenez un verre d'Eau Purgative
RIGA
Société des Eaux Purgatives "RIGA"
215-Est, rue Notre-Dame
Tél. Est 473 Montréal

NOUS VOUS INYITONS
à venir à notre atelier pour vos portraits.
VOUS AUREZ un travail parfait et absolument irréprochable, car notre STUDIO est sans contredit le plus A LA MODE.
G. H. CREPEAU
Artiste Photographe
Téléphone: Est 2264. 671, Rue Sainte-Catherine Est.